

décoche l'insulte (§ 5. «j'ai dans ce moment un sentiment de reconnaissance pour les femmes faciles qui m'amène naturellement à vos pieds»), avant de conclure d'une anaphore intensive (§ 5. «adieu, ma très belle marquise, sans rancune»).

La comparaison des systèmes de désignations respectifs montre que la gradation qui opère à l'intérieur de chaque lettre s'augmente de la surenchère à laquelle procède Valmont *en regard* des termes employés par Merteuil : au « mon cher Vicomte » (L. II, § 1) Valmont répond par « ma très belle marquise » (L. IV, § 1), tandis qu'au qualificatif taquin d'« esprit lourd » (L. II, § 3) répond celui, injurieux, de « femme facile » (L. IV, § 5). Chez les deux protagonistes des *Liaisons* le portrait qu'ils dessinent l'un de l'autre se déduit des indices explicites (qualités énoncées) autant que des indices implicites (qualités impliquées) qui traversent leur propos. Dans le même temps, ce rapport du dit et du non dit règle en grande partie une construction de l'*ethos* de chacun par le discours de l'autre. C'est d'abord de ce que dit Merteuil de Valmont que se déduit l'image de Merteuil, et d'après ce que Valmont affirme ou insinue de Merteuil qu'on se forme une image de lui. Ce jeu de représentations spéculaires pose les conditions d'une construction inversée de l'*ethos* des personnages. Ainsi l'*ethos* se montre autant qu'il s'infère de ce qui se montre. Du coup, c'est du point de vue de la réception que naît l'effet pathétique.

La dynamique verbo-modale et le « caractère » des personnages

Il faut également envisager ce niveau à partir d'une perspective globale. De ce point de vue la Lettre II constitue, en termes d'actes de parole, une INJONCTION, à laquelle la Lettre IV fait écho avec une valeur de REFUS D'OBEISSANCE. Mais ces deux actes de parole ne sont que les effets macrotextuels de deux écritures qui abondent en modalités déontiques (marques de l'obligation, de la permission, de l'interdiction ; verbes concessifs et performatifs). Cette dynamique verbo-modale contribue à forger le ton de ces lettres, informant leurs récepteurs (destinataire fictif dans chaque cas, lecteur des *Liaisons*) sur le « caractère » de leurs auteurs. Ce plan de formation du sens, qui dépend entièrement de l'acte de lecture, s'infère directement des points précédents. La reconstruction des personnages qu'autorise la réception du texte permet de dégager certains indices de caractère sous forme de marqueurs éthico-pathétiques : c'est pour agir l'un sur l'autre que Merteuil et Valmont associent dans leurs lettres telle ou telle présentation d'eux-mêmes.

Merteuil apparaît globalement comme un personnage autoritaire. Cet hyper-marqueur se déduit des différents marqueurs spécifiques impliqués par ses propres énoncés. Au §1 elle apparaît tour à tour pressante (« revenez, revenez ! », « partez sur le champ »), presque méprisante (« j'ai

besoin de vous») et condescendante («je veux bien vous instruire de mes projets [...]»), en sachant aussi se montrer possessive («mais jurez-moi [...]») et édifiante («vous servirez l'amour et la vengeance», «oui, dans vos Mémoires [...]»).

Au § 2 elle se montre colérique («j'en suis dans une fureur!») et susceptible («n'ai-je pas encore plus à me plaindre [...]»), avant de s'affirmer conciliante («Mais je m'apaise [...]»).

Au § 3 elle s'affirme encore irritable («vous avez été ennuyé cent fois ainsi que moi [...]»), aussi bien que confiante («vous connaissez [...]»), mais aussi provocante («Prouvons-lui donc qu'il n'est qu'un sot [...]») et cynique («comme nous nous amuserions le lendemain [...]»).

Au § 4 – jouant sur deux registres – Merteuil se fait conseillère («ajoutez-y que je vous la recommande [...]») sans rien perdre de sa supériorité («vous n'avez plus qu'à me remercier et m'obéir [...]»).

Au § 5 elle ne laisse pas de s'affirmer dominatrice («j'exige que vous soyez chez moi [...]», «et vous reviendrez à dix souper [...]») tout en se montrant magnanime («je vous rendrai votre liberté [...]») et désinvolte («je ne m'occuperai plus de vous [...]»).

Valmont, quant à lui, apparaît indépendant et entreprenant. Cette dominante éthico-pathétique se déduit également des différents marqueurs spécifiques impliqués par les termes de sa lettre.

Au § 1 il s'affirme d'emblée désobéissant («[...] je regrette de ne plus être votre esclave», «[...] je me vois forcé de vous désobéir [...]»), sous le double rapport de l'ironie et de la désobéissance.

Au § 2 il se montre complice («Ne vous fâchez pas et écoutez-moi»), contrariant («Que me proposez-vous?»), sûr de lui et vaniteux («vous-même [...] vous serez saisie d'un saint respect, et direz avec enthousiasme : “voilà l'homme selon mon cœur” »).

Au § 3 il paraît encore complice («vous connaissez [...]»), puis audacieux («voilà [...] l'ennemi digne de moi») et ambitieux («[...] le but où je prétends atteindre »).

Au § 4 il affirme plus encore son côté rebelle : tour à tour catégorique («vous saurez donc [...]») et amusé («je lui en prépare [...]»), il se montre opportuniste («Heureusement, il faut être quatre pour jouer au wisk») et malicieux («vous devinez que j'ai consenti [...]»), abusif et provocant («Elle ne se doute pas de la divinité que j'y adore [...]»).

Au § 5, son opposition à Merteuil gagne en violence : d'abord puissamment évocateur («[...] livré à une passion aussi forte [...]»), il s'avoue obstiné et entier («je n'ai plus qu'une idée [...]»), complaisant à l'égard de lui-même et plus ironique que jamais à l'égard de Merteuil, jouant de la double entente («[...] j'ai besoin d'avoir cette femme [...] car où ne mène pas un désir contrarié [...]»), puis allusif («[...] que nous

sommes heureux [...]») avant de se montrer insultant («[...] femmes faciles [...]») et désinvolte («[...] sans rancune [...]»).

Par comparaison de ces lignes de progression éthico-pathétiques respectives, tous deux se montrent calculateurs et enjoués. Toutefois le cynisme de Merteuil l'emporte sur celui de Valmont, peu rancunier et sachant cultiver chez Merteuil le souvenir de l'affront.

Les données pragmatico-argumentatives

Aspects de la figuralité (la métaphore filée comme stratégie)

A l'injonction de Merteuil, Valmont répond par une dérobade. Cet effort de dégageant se conçoit d'autant mieux qu'il sera situé en regard de l'allusion réitéré que fait Merteuil à leur ancienne relation :

Ce peu de mots devrait suffire; et, trop honoré de mon choix, vous devriez venir, avec empressement, prendre mes ordres à mes genoux : mais vous abusez de mes bontés, même depuis que vous n'en usez plus; et dans l'alternative d'une haine éternelle ou d'une excessive indulgence, votre bonheur veut que ma bonté l'emporte. (L. II, § 1).

Au demeurant, c'est précisément au nom de cette complicité d'anciens amants que Merteuil la dominatrice – qui sait se montrer tout à la fois menaçante et prévenante – ordonne, comme si ce passé qu'elle a en commun avec Valmont lui conférerait toujours un droit sur lui. A la réponse qu'il lui fait, on comprend que Valmont reconnaît cette prétention de Merteuil. Son évocation amusée du passé où il se joue de Merteuil montre que s'il s'insurge c'est non seulement par envie de lui échapper mais encore par désir de ne demeurer fidèle qu'à lui-même :

[...] et tout monstre que vous dites que je suis, je ne me rappelle jamais sans plaisir le temps où vous m'honoriez de noms plus doux. Souvent même je désire de les mériter de nouveau, et de finir par donner, avec vous, un exemple de constance au monde. (L. IV, § 1)

Se refusant à être son «esclave», il n'entend pas obtempérer, mettant ironiquement à distance le qualificatif que lui tend Merteuil («et tout *monstre* que vous dites que je suis...»). On sera ici attentif à la façon dont annulant une conclusion attendue, Valmont inaugure un autre raisonnement. Annonçant à Merteuil une probable reprise de leur commerce amoureux, d'un seul mot («Mais»), le vicomte engage un plaidoyer imagé en faveur de la conquête amoureuse :

Mais de plus grands intérêts nous appellent; conquérir est notre destin; il faut le suivre : peut-être au bout de la carrière nous rencontrerons-nous encore; car, soit dit sans vous fâcher, ma très belle maîtresse, vous me suivez au moins d'un pas égal; et depuis que, nous séparant pour le bonheur du monde, nous prêchons la foi chacun de notre côté, il me semble que dans cette mission d'amour, vous avez fait plus de prosélytes que moi. Je connais votre zèle, votre ardente ferveur; et si ce Dieu-là nous jugeait sur nos œuvres, vous seriez un jour la patronne de quelque grande ville, tandis que votre ami serait au plus un saint de village. (L. IV, §1)

C'est, par précaution oratoire (§ 1. «sans vous fâcher», «Ne vous fâchez pas [...]») autant que par ironie, la première raison que Valmont donne de sa désobéissance. Une justification générale, toute entière puisée dans l'éthique libertine. Cette même éthique qu'il a en commun avec Merteuil et qui lui interdit et la soumission (à son ordre) et la sujétion (à son désir). Il en résulte un éloge de l'inconstance, une mise en mots du libertinage par le biais d'une métaphore filée dont la progression régulière suggère qu'un libertin est une espèce de croisé – conquérant et missionnaire. Prêtre-soldat du Dieu-désir («ce Dieu-là»), Valmont rappelle l'axiome divin de la religion¹ qu'il professe («conquérir est notre destin») avant de développer son discours. Discours où, à la faveur d'une comparaison («vous me suivez au moins d'un pas égal [...]»), Valmont feint d'établir entre lui et Merteuil une impossible parité. S'il se compare, c'est pour s'abaisser, mais non pas au jeu de la volonté. Il prétend Merteuil son modèle et son exemple, pour récuser doublement en elle la maîtresse. S'il finit par l'exalter («je connais votre zèle [...]») c'est pour se donner comme un humble imitateur. Et comme tout fidèle sincère de la religion d'amour, son désir est de progresser sans cesse («Ce langage vous étonne, n'est-il pas vrai? [...] c'est pour m'y perfectionner, que je me vois forcé de vous désobéir»), rendant des plus improbables une reprise avec Merteuil.

Aspects de la topique²

L'éthique libertine est exposée par Valmont comme postulat et comme fin. Si elle sert de point d'étai au refus qu'il oppose à Merteuil, au nom des valeurs dont elle s'est prévaluée pour le commander (et lui «recommander» Cécile), ses maximes orientent la suite de son raisonnement. Une première fois (§ 2) au moment de faire part de son projet à Merteuil, après avoir dénoncé la banalité du sien («Vingt autres peuvent y réussir comme moi»), il se presse d'ajouter :

L'amour qui prépare ma couronne, hésite lui-même entre le myrte et le laurier [...] ou plutôt il les réunira pour honorer mon triomphe.

Une seconde fois (§ 3) au moment de dévoiler son projet en faisant connaître quel but il poursuit, il conclut en citant La Fontaine :

Et si de l'obtenir je n'emporte le prix,
J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris.

1. Le champ lexical illustre cette notion de façon systématique : «mission d'amour», «prosélyte», «zèle», «ferveur», «prêchons», «oeuvre» (indiquant par là que les libertins sont une sorte de protestants), «patronne», «saint». Quant à Mme de Tourvel elle est, rappelons-le, la «divinité» que Valmont «adore».

2. Ce terme désigne, depuis Aristote, l'étude des «lieux» du discours. Un *topos* (pl. *topoï*) est «un axiome normatif socialisé» (F. Rastier) ou «un lieu commun argumentatif» (O. Ducrot).

En ayant recours à l'autorité de la *doxa*, Valmont trouve hors de la situation qui l'oppose à Merteuil les moyens de mettre en cause la sienne. En explicitant les grandes lignes de cette éthique, il se montre polémique – car il n'est rien de plus provocant ni de plus singulier que d'expliciter ce que tout le monde sait. Au demeurant, ces maximes sont bien celles, sinon du héros, du moins de l'homme fier et opiniâtre à l'effort. En explicitant les principes qui guident sa conduite, Valmont paraît rappeler Merteuil à l'ordre du bon sens. Ces deux recours argumentatifs se fondent sur un savoir partagé qui fait l'hétérogénéité du texte de Valmont : symboles culturels («le myrte et le laurier») et préceptes gnomiques dont Valmont, pour contredire l'amoralisme intéressé de Merteuil, paraît se faire – lui qui n'en a pas davantage qu'elle – comme une morale par provision. Avec le commentaire désinvolte qui suit la citation de La Fontaine («On peut citer de mauvais vers, quand ils sont d'un grand poète»), Valmont, dans un mouvement paradoxal, met ironiquement à distance une morale d'emprunt dont il use seulement dans l'occasion pour en faire une maxime – révocable comme toutes les autres – de son bon plaisir.

Ces références alléguées comme des fondements à son caprice ne sont que les verbalisations élégantes de convictions plus triviales qui, à l'examen, se laissent traduire en lieux communs : «un effort est toujours récompensé», «qui ne tente rien n'a rien». D'autres topiques, également explicitées pour l'occasion, régissent la part d'insolence et de vexation que Valmont met dans son raisonnement. On peut ainsi interpréter comme un écho direct à certaines croyances exprimées par la marquise les remarques qui – dans la mémoire de sa lettre – émaillent une fois de plus à distance celle de Valmont :

– L. IV, § 4 : «les femmes se défendent si mal» paraît bien être une réplique à la supposition de Merteuil, à peine démentie, que le naturel des femmes risque d'effrayer les hommes (L. II, § 4, à propos de Cécile : «[...] et nullement maniérée. Mais vous autres hommes ne craignez pas cela»);

– L. IV, § 5 : «mais ce que vous ignorez, c'est que la solitude ajoute à l'ardeur du désir» paraît bien contredire la confiance de Merteuil dérogeant par exception à ses habitudes (L. II, § 4 : «Je ne recevrai personne qu'à huit, pas même le régissant chevalier»).

Les représentations axiologiques

Elles concernent notamment les personnages évoqués par Merteuil et Valmont (Gercourt, Cécile etc.) dont les images, également rendues par des marqueurs – lexicaux mais aussi éthico-pathétiques inférés de ceux-ci – sont soumises à un mouvement de valorisation ou de dévalorisation. Ces mouvements qui correspondent, logiquement, aux intérêts investis dans leur tactiques respectives par les deux protagonistes font

en outre écho à l'*ethos* qu'ils affichent l'un de l'autre. De part et d'autre donc, les marques axiologiques abondent.

Au point de vue de Merteuil, trois personnages se prêtent ainsi à des stratégies évaluatives. Gercourt tout d'abord : Merteuil s'ingénie, pour pousser Valmont à la suivre, à le rendre détestable. De ses conceptions elle fait d'implacables défauts. Ses aspirations en matière de mariage ne sont à ses yeux que « présomptions », « préventions », « préjugés », marques de la « sottise » et du « ridicule » du personnage. Parce qu'elle se tient offensée par lui, elle veut que Valmont l'aide à en faire « la fable de Paris ».

Elle intime ainsi à Valmont l'ordre de revenir, sa « vieille tante » ne pouvant soutenir la comparaison avec Cécile Volanges, ce « bel objet » dont, pour prix de sa connivence, il pourrait bientôt jouir. Pour faire valoir l'intérêt qu'il aurait à la suivre, Merteuil dresse de Cécile un portrait dont l'évocation devrait suffire à attirer Valmont. De l'indication générale à la touche de détail, Merteuil multiplie les éloges. Portrait en antithèse, où les contraires finalement s'annulent (« vraiment jolie » / « nullement maniérée » – ce qui s'entend comme « simple » et « naturelle »). Par touches successives, les intensifs soutiennent des descriptions de traits qui informent aussi sur le caractère (« gauche... (comme on ne l'est pas) » / « un certain regard langoureux »). En promettant Cécile, Merteuil s'engage sur sa foi de femme d'expérience (« à la vérité » / « [...] qui promet beaucoup en vérité ») et qui représente ainsi à Valmont ce qu'elle sait ou croit savoir du goût des hommes. Ce en quoi Gercourt le « sot », à lire Merteuil, ressemble à Valmont le « héros » [...].

En opposition directe, à « l'excellente idée de Merteuil », Valmont place « le plus grand projet » qu'il ait « jamais formé ».

Après avoir affirmé « Combien on [le] punirait, en [le] forçant de retourner à Paris » (§ 4), et établi en quoi son « éternelle tante » peut servir d'autres intérêts que les « biens » dont il vient d'hériter, Valmont déploie sa propre échelle de valeurs.

Du point de vue axiologique, sa tactique consiste, on l'a vu, à récuser Cécile Volanges au profit de la présidente de Tourvel. Si Valmont demeure fidèle au passé qui le rattache toujours à Merteuil, c'est, en dépit de Gercourt dont il ne prononce pas même le nom, qu'il lui préfère aujourd'hui comme avant une femme d'une plus haute condition : à « l'aventure de l'Intendante », vainement évoquée par Merteuil, il entend ajouter à présent l'amour d'une « présidente ». De sorte que Merteuil n'aura été qu'une passade entre deux liaisons d'importance. Au jeu du désir, Valmont tient la difficulté pour l'un de ses articles de foi. C'est par cette surenchère de l'éthique libertine qu'il entend aussi surpasser (c'est-à-dire dépasser et supplanter) Merteuil.

Il est ainsi caractéristique qu'il oppose tout uniment au portrait que Merteuil fait de Cécile un portrait moral de celle-ci suivi de celui de Mme de Tourvel. Ce portrait moral de Cécile Volanges, Valmont l'infère très exactement des termes employés par Merteuil. Elle la disait «jolie», «gauche», «nullement maniérée», Valmont devine qu'en face de lui il aura une «jeune fille» qui «n'a rien vu», «ne connaît rien», sera «sans défense». Et quand il récuse Cécile, il trahit doublement Merteuil : lui échappant comme instrument de sa vengeance, il la repousse comme pourvoyeuse et, quoi qu'il en dise, comme confidente. La difficulté de l'entreprise prime pour Valmont les attraits que représenteraient pour un autre l'extrême jeunesse («quinze ans»), l'inexpérience et la beauté naissante («un bouton de rose»). Il se trouve enfin que la présidente vérifie en tous points les aspirations de Valmont. Le genre de femme qu'elle est, ses activités («messe», «prières», «pieux entretiens» etc.) authentifient rétrospectivement l'éloge qu'il fait de la conquête – lointain écho de l'art d'aimer – qu'il s'est plu à évoquer sur un mode parodique en rappelant qu'il s'agit d'une mission sacrée. A ceci près que la présidente confesse la vraie religion. Fidèle à son plaidoyer, il entend convertir à sa foi celle qu'il appelle tour à tour «ennemi» (digne de lui), «divinité» et «bon ange».

Il est enfin remarquable qu'à travers la toponymie qui sert de repère au déploiement de la stratégie de chacun, s'annonce une topologie concrète – véritable scène du cours des choses. Ainsi, *ce qui se lie dans ces lettres, se délie dans la part de jouissance réelle qui n'accédera pas à la formulation.*

CONCLUSION

Au terme de cette étude, quelques remarques de synthèse s'imposent. Le principe de l'analyse intégrative ici mis en œuvre a consisté à appliquer à un extrait d'œuvre l'apport de différents points de vue théoriques dont chacun coïncide avec un niveau de structuration du texte.

Le premier échange de lettres, entre Merteuil et Valmont, a été examiné en tant que moment décisif du développement ultérieur des *Liaisons dangereuses*. La description de cet ensemble textuel repose sur certaines distinctions préalables qui articulent dans le détail la conduite de l'analyse.

Un premier distinguo consiste à discriminer deux plans fondamentaux de l'économie linguistique du corpus : la dynamique textuelle d'une part, la surface discursive d'autre part. Chacun de ces deux plans se subdivisent en niveaux d'organisation distincts.

L'examen de la *dynamique textuelle* prend en compte l'étude des principaux mécanismes sémantiques abstraits qui gouvernent le corpus. Ainsi :

– les *données tactiques* coïncident pour l'essentiel avec l'organisation actantielle du texte. Mais elles supposent, préalablement, l'examen des données d'arrière-plan contextuel sur lesquelles l'intrigue engagée fait fond. Il s'agit, dans le cadre de l'échange Merteuil/Valmont, d'examiner de quelle manière les protagonistes définissent leurs finalités et prétendent disposer des moyens qui sont les leurs pour y atteindre (d'où la dénomination de tactique);

– les *données thématiques* coïncident avec l'agencement des grandes isotopies dont la mise au jour de certaines permet, en outre, de mieux identifier les mécanismes de cohésion sémantique de chaque texte. Dans le cas des *Liaisons*, nous avons été plus particulièrement attentif à la relation de dépendance thématique qui unit les lettres l'une à l'autre, autorisant ainsi une analyse comparative. La disposition «en miroir» de la réponse de Valmont rappelle, au plan de la découpe discursive, l'économie de la lettre de Merteuil sur laquelle elle est en quelque sorte «calquée».

L'examen de la *surface discursive* consiste à rendre compte de la façon dont s'organise concrètement la texture du texte. Nous avons privilégié une perspective pragmatique, en ce sens exact où le corpus épistolaire est appréhendé sous le rapport du primat de l'énonciation et de l'argumentation.

Le niveau *pragmatico-énonciatif* regroupe les différents plans de formation du texte en tant que production d'un sujet parlant :

– l'étude des *marques d'interaction* consiste d'abord à relever les modalités les plus apparentes de l'énonciation (dispositif déictique et personnel balisant chaque lettre);

– l'étude des *personnages* occupe l'essentiel des deux autres plans d'organisation de l'énonciation. Nous avons tenté de montrer qu'une prise en compte de la subjectivité linguistique, loin de se limiter au repérage, somme toute trivial, des occurrences de «l'appareil formel de l'énonciation» (E. Benvéniste), doit en outre prendre en compte l'analyse du positionnement dialogique de chaque énonciateur. D'où l'étude de l'*ethos* que nous avons ici articulée à celle des *désignations* et de la *dynamique verbo-modale* des lettres. De manière à formuler certaines hypothèses sur le «*caractère*» des personnages. C'est dans le cadre de ce niveau d'analyse qu'est avancée la notion de «*marqueur éthico-pathétique*» dont l'identification s'infère de l'acte de lecture.

Le niveau *pragmatico-argumentatif* a été différencié de manière à rendre compte de l'organisation du plan argumentatif des lettres. Son étude suit la progression suivante :

– l'*aspect rhétorique* a été considéré comme partie intégrante de l'argumentation. Nous nous sommes surtout attaché à montrer comment le

développement d'une figure (la métaphore filée dans la réponse de Valmont) servait de point d'appui au déploiement d'une stratégie de discours spécifique ;

– l'*aspect topique* a été envisagée à partir de deux exemples explicites de recours argumentatif au sens commun. C'est aussi dans ce cadre que la question de l'hétérogénéité énonciative du texte (usage de citations, recours à des références culturelles) a été examinée.

L'étude de la lettre-réponse de Valmont a été privilégiée comme cas exemplaire d'argumentation développée en réplique à une autre énonciation (celle de Merteuil).

Le niveau des *représentations axiologiques* a été étudié à partir de l'image que Merteuil et Valmont construisent des autres personnages évoqués dans leurs lettres. L'analyse de ce dernier niveau complète celui de l'*ethos* ; de même elle complète celle du niveau *tactique-actantiel* puisqu'il met en œuvre la valeur reconnue à chaque personnage et sa place dans les plans concertés par les protagonistes des *Liaisons*.

L'articulation de ces différents prismes définit le principe d'une analyse intégrative. Au point de vue de la réception, les divers niveaux d'analyse concourent simultanément à la production du sens, de sorte que s'il y a lieu de les différencier c'est au vu d'une double exigence méthodologique et pédagogique. La tâche du commentaire consiste alors à délinéariser chaque plan d'organisation du texte, pour en expliciter la *compréhension* par une *interprétation* qui en reconnaît le rôle dans le procès d'intégration du sens.

Georges-Elia Sarfati
Université de Tel Aviv